Lettre du R. P. Ducot au T.-R. P. Supérieur général.

Good-Hope, le 29 avril 1878.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Dans ma dernière lettre, écrite du fort Norman et datée du 26 février 1877, je vous faisais part de mes projets de voyage au camp des sauvages. Les réaliser était le plus vif de mes désirs, mais Dieu n'a pas permis qu'ils fussent tous exécutés. Le maître du poste du fort m'ayant refusé les vivres qui m'étaient indispensables, je fus obligé d'envoyer mon serviteur en chercher à plusieurs journées de la Mission, et cela à plusieurs reprises, ce qui occasionna une grande perte de temps. Aussi au moment où je me préparais enfin à partir pour visiter les Indiens, on m'apprit qu'ils s'étaient dispersés et que mon voyage serait inutile; je dus y renoncer. Mais bientôt on m'informa qu'une loge, une seule, était campée entre le lac d'Ours et le fort Norman, à une journée et demie de la Mission. Je voulus, au moins cette fois, ne pas perdre l'occasion de voir ces Indiens et de les instruire, bien qu'ils fussent peu nombreux. J'appris d'ailleurs, presque en même temps, que le chef d'une autre bande de sauvages avait un ardent désir de voir le prêtre et me demandait à grands cris. Comme celui-ci était établi sur le chemin du lac d'Ours, je devais le rencontrer en me rendant à la loge dont je viens de parler.

Je me mis donc en route, de grand matin, sur une traîne à chiens, le 3 ou le 4 mars. Le soir même j'arrivais au camp de ce chef où trois loges étaient réunies. Je fus aussi heureux que surpris de trouver là une vingtaine de personnes. Le bienveillant accueil de ces pauvres enfants des bois me donna la mesure du bon esprit qui les animait ; je me flattais de leur faire un peu de bien, et le

soir même je leur fis une instruction que je croyais devoir être le début d'une mission ou au moins d'une retraite ; mais à peine avais-je fini de parler que ces bons Indiens me dirent qu'ils étaient obligés de lever le camp dès le lendemain ; que, depuis plusieurs jours déjà, ceux de leurs parents qui étaient protestants s'étaient éloignés pour aller à la chasse ; qu'eux-mêmes, à cause de la saison avancée, auraient dû les suivre, mais qu'après m'avoir attendu assez longtemps, il ne leur était plus possible de différer leur départ, à cause du manque de caribous dans l'endroit où ils étaient campés. Ils firent force instances pour m'engager à les suivre ; je regrettai de ne pouvoir le faire, mais je leur promis, au retour de mon expédition, d'aller les retrouver à leur camp s'ils ne s'éloignaient pas trop. Ils m'assurèrent qu'ils seraient très-heureux de me recevoir et d'entendre parler du bon Dieu. Le lendemain ils levèrent le camp et je partis de mon côté pour continuer ma course.

On m'avait assuré que je ne trouverais qu'une seule loge ; jugez de ma joie quand j'en trouvai cinq, et au lieu d'une des deux familles, la plus grande partie des Indiens du lac d'Ours. Dès le soir j'ouvris la mission par une petite instruction sur la sainte Vierge ; je voulais me mettre ainsi avec mes Indiens sous la puissante protection de notre bonne mère.

Huit jours durant, matin et soir, j'adressai tant bien que mal (car je ne suis pas encore bien versé dans leur langue) quelques paroles d'édification à mes auditeurs. Ils en parurent heureux et généralement ils me dirent qu'ils m'avaient bien compris. Mais ce n'était pas par ces instructions où j'étais seul à parler que je pouvais faire le plus de bien. Ce dont ces chers sauvages avaient le plus de besoin, c'était de repasser leurs prières et leur catéchisme. C'est donc à cela que je consacrai presque tout

mon temps ; pour mieux réussir, je visitais chaque jour, successivement, chacune des cinq loges et, prenant chaque personne en particulier, depuis le petit enfant jusqu'au vieillard, je leur enseignais depuis le signe de la croix jusqu'au chant des cantiques. Au bout de huit jours, j'avais fait repasser deux fois le catéchisme à chaque personne et je l'avais expliqué deux fois et tous savaient leurs prières, au moins en grande partie. Ce travail, joint aux instructions du matin et du soir, me tenait environ sept heures en haleine; aussi à la fin de ces exercices j'étais littéralement épuisé, car le jeûne était venu se joindre au travail.

Je fus obligé de revenir plus tôt que je n'aurais voulu, l'express allait arriver et j'avais à lui remettre ma traîne et mes chiens qu'il devait ramener à Good-Hope. Avant mon départ, j'engageai les Indiens à descendre tous à la Mission pour le mois de juin ; les hommes me promirent de le faire, mais les femmes, me dirent-ils, ne pourraient les accompagner, à cause de la grande quantité d'eau qui recouvre les chemins à cette époque de l'année. Nous récitâmes ensemble la prière et le chapelet, je leur donnai mes derniers avis et, après de touchants adieux, après leur avoir touché la main, je chaussai mes raquettes.

Après deux jours de marche forcée, j'arrivai à Sainte-Thérèse. Nous étions à la fin de la semaine sainte, déjà trop tard pour qu'il me fût possible de retourner chez le chef à qui j'avais promis de le revoir. Peu de jours après, l'express arrivait et je renvoyai ma traîne à Good-Hope, ainsi que j'avais reçu ordre de le faire. J'espérai me dédommager de n'avoir pu voir tous mes Indiens par la pensée de les retrouver, au moins la plupart des hommes, à la mission vers le mois de juin ; mais cette fois encore mon espoir fut déçu. Quand le mois de juin arriva, la berge qui descendait à Good-Hope s'arrêta au fort Norman ; le

jeune homme qui était entré à mon service depuis deux mois à l'insu de ses parents, voulut profiter du passage de la berge pour s'en retourner, et il me quitta. En même temps on m'assura que les Indiens ne paraîtraient au fort que le 13 juin. Comme j'allais me trouver sans serviteur et que j'avais absolument besoin de me rendre à Good-Hope, je me décidai à prendre passage moi-même sur la berge, bien déterminé à revenir à mon poste le plus vite possible. Mais le démon, qui semble poursuivre l'œuvre de Dieu à l'égard surtout des Indiens du fort Norman, réussit à entraver mes projets. A peine de retour à Good-Hope, j'appris que je ne devais pas de sitôt songer à en repartir. On n'avait ni canot ni serviteur à mettre à ma disposition, et d'ailleurs, les PP. Séguin et Petitot devant se rendre chez les Loucheux et les Esquimaux, il me fallait de toute nécessité garder le poste. Je m'étais si peu attendu à cela, qu'en quittant Sainte-Thérèse je n'avais, pour ainsi dire, pas fermé ma maison. Je dois dire, à la louange des Indiens, qu'ils ont parfaitement respecté la propriété. Nul n'a pénétré dans la maison, ou si quelqu'un y est entré, il n'a touché à rien.

Contraint de demeurer ici, je me livrai plus sérieusément que jamais à l'étude de la langue. Chaque semaine je composais en langue peau-de-lièvre une instruction qu'une personne de cette tribu me corrigeait.

Je dus cependant bientôt songer à retourner au fort Norman. Il était urgent d'y aller clore la maison et faire travailler à la chapelle. Le 1er août, je partis en canot d'écorce avec deux Loucheux. Le voyage dura huit jours, mais dès la seconde journée nous nous trouvâmes en grand danger de perdre la vie. Comme nous remontions le fleuve, nous allions à la touée ; mes deux serviteurs, à tour de rôle, halaient sur la ligne pendant que je récitais mon office ou faisais mes exercices de piété. Mais je dus

bientôt prendre ma part du travail. Le soir nous arrivâmes à un vilain rapide où le chemin de touage, complétement submergé par la crue des eaux, ne permettait plus de haler sur la ligne. Force fut à chacun de saisir son aviron et de lutter pour vaincre le courant du fleuve, qui est, à cet endroit, d'une violence extrême. D'abord tout alla pour le mieux, nous avancions rapidement quand, arrivé au passage le plus rapide, nous sentîmes nos forces s'épuiser. Pour comble de malheur, le bruit assourdissant des cascades, en couvrant nos voix, nous empêchait de nous entendre, tandis que l'obscurité de la nuit survenue sur ces entrefaites ajoutait encore à la difficulté de nous diriger. Nous redoublâmes de courage ; mais tous nos efforts ne parvinrent qu'à nous maintenir à la même place. Désespérant d'avancer, nos jeunes gens ne cessaient de répéter : « *Douyé ! Douyé !* » (Impossible, impossible !) Que faire alors? Reculer eût été très-imprudent, à cause des nombreux récifs à fleur d'eau qui hérissent le fleuve ; et cependant, nous ne pouvions pas avancer. Nous prîmes le parti d'essayer de gagner le rivage sans être entraînés. Ce fut difficile ; cependant nous parvînmes jusqu'aux énormes rochers à pic qui bordent les eaux et, aidés de nos avirons, que nous enfoncions dans les crevasses de ces rochers, nous avancions peu à peu et même sans trop d'efforts. Déjà nous nous flattions d'avoir franchi tous les obstacles quand un arbre, renversé par l'orage, vint nous barrer le chemin et nous obliger à reprendre le large. De nouveau tout notre espoir fut dans nos avirons; mais à l'instant le mien se brisa dans ma main, au moment même où nous nous trouvions engagés dans de nouveaux récifs. Dans le court moment d'arrêt causé par cet accident, le vent et les soubresauts des cascades poussaient notre frêle canot d'écorce contre les écueils et nous étions en perdition. Que se-

rions nous devenus si notre canot s'était brisé ? Nous aurions péri infailliblement, à moins qu'un miracle ne nous eût sauvés. Aussi mes jeunes gens criaient plus que jamais : *Douyé! Douyé!* Pour les rassurer, je leur disais que Dieu garde le prêtre, et ils semblaient reprendre courage. Enfin, grâce à un vieil aviron que j'avais trouvé peu auparavant et recueilli précieusement, grâce à des efforts surhumains nous parvînmes à nous dégager de ce mauvais pas et à regagner la terre entre onze heures et minuit.

Ce fut la seule journée où nous éprouvâmes de sérieuses difficultés. Mais l'avant-dernière de ce voyage je dus me coucher sans souper pour économiser nos vivres, et le lendemain, quand j'arrivai à Sainte-Thérèse vers deux heures du soir, je n'avais rien mangé depuis longtemps.

Enfin, mon très-révérend Père, pour terminer en quelques mots le récit de ce voyage, je vous dirai qu'après un séjour d'un mois et demi à Sainte-Thérèse, les vivres étant venus à manquer, même après nous être mis à la ration, mes serviteurs et moi, pendant quinze jours, je me préparais à revenir à Good-Hope, pour échapper à la famine qui déjà régnait au fort de la Compagnie, lorsqu'une belle nuit un vent impétueux emporta mon canot d'écorce. C'était ma dernière et unique espérance. On dit si souvent ici que Dieu garde le missionnaire, que cet événement, loin de me causer la moindre inquiétude, me remplit au contraire de joie et de confiance. Aussi, sans écouter les représentations de mes voisins, ni les raisons d'impossibilité de mes serviteurs, le jour venu, je commandai de faire un radeau, et le soir je partais pour Good Hope, sur cette embarcation d'un nouveau genre. Après cinq jours et quatre nuits, j'arrivai enfin sain et sauf à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Notre retour avait été heureux ; mais j'ai su depuis que si la Provi-

dence ne m'eût pas enlevé mon canot, nous aurions tous péri avec lui dans les flots du Gros-Rapide, à quelques heures d'ici. Le radeau nous a sauvés, Dieu en soit béni ! J'ai dit une messe d'action de grâces pour le remercier de sa visible protection durant ce voyage.

Au mois de février dernier, je devais encore me rendre au fort Norman ou au lac d'Ours pour y donner la mission; mais le R. P. PETITOT a dû me remplacer.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, l'assurance de l'entier dévouement de votre fils très-obéissant.

H. G. DUCOT, O. M. I.

JOURNAL DU R. P. LECORRE. (Suite) (1).

Providence, 7 *juillet* 1877. — Les dernières berges viennent de passer pour remonter au Portage la Loche. Elles sont de sept jours en retard sur la première brigade, à cause d'un petit accident imprévu : la fuite de quelques bœufs qu'elles amenaient pour ce poste, et qui, envoyés paître à peu de distance du campement, ont profité de leur liberté pour se sauver dans toutes les directions. Ces berges nous ont amené une petite orpheline de quatre ou cinq ans. Cela nous fait une trentaine d'enfants à nourrir.

14 *juillet*. — En ce moment je suis seul prêtre ici et quoique les sauvages maintenant tous rassemblés autour du fort, soient loin d'être fervents et fidèles à suivre les exercices d'une mission, néanmoins venant me visiter à toute heure et les uns après les autres, ils m'obligent à me tenir constamment à leur disposition.

(1) Voir le numéro de septembre 1878.